



HAL
open science

”Chanson”

Joël July

► **To cite this version:**

| Joël July. ”Chanson”. Le Bonheur. Dictionnaire historique et critique, 2019, pp.19-20. hal-02428418

HAL Id: hal-02428418

<https://hal.science/hal-02428418v1>

Submitted on 5 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joël JULY
CIELAM
Aix-Marseille Université

Article *Chanson*, dictionnaire BONHEUR, CNRS

Jean Ferrat chante avec Aragon « Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes » (*Que serais-je sans toi*, album *La Montagne*, 1965). En effet, la chanson décline souvent le bonheur avec des trémolos ; de manière assez emblématique, le contemporain offre deux beaux exemples de quête du bonheur insatisfaite. En 2003, chez un ACI (Auteur Compositeur Interprète) de la Nouvelle Scène française, Cali, on entend comme une plainte entêtante, mise à distance par une musique au tempo rapide et par l'usage de cuivres, *C'est quand le bonheur ?* (album *L'Amour parfait*). Comme en réplique, en 2016, Christophe Maé, produit issu des comédies musicales à succès et de la variété, interprète *Il est où le bonheur ?* (album *L'Attrape-rêves*) sur une musique lancinante et avec une voix de ténor éraillée : sa rengaine devient un tube estival. Or ces deux interrogations à tournure familière, disent par leur titre-enseigne et dans le contenu textuel, quel qu'en soit l'accompagnement distancié, à la fois combien l'aspiration à un bien-être globalisé est forte mais aussi combien chacun d'entre nous semble éloigné de ce bonheur attendu. Pour peu qu'on lui offre, comme dans la chanson, une parole intime et authentique (du moins désinhibée des pudeurs de la voix parlée), la voix chantée se rend compte de son manque et de sa quête, l'affirme et l'affiche. La plainte émue d'un bonheur qui ne vient pas passe donc en notre contemporain morose aussi par la chanson, qui devrait au contraire pourtant bien en guérir.

Étrange orientation discographique, curieux devenir culturel d'une faculté humaine naturellement destinée à nous réjouir : le chant, qui rassemble, rassure et pacifie ! Car la chanson, qu'elle stimule comme un hymne ou qu'elle apaise comme une berceuse, remplit toutes les clauses d'un contrat de bien-être, pour le chanteur et pour l'auditeur. En modulant l'intensité, la longueur et le timbre des voyelles, notre voix crée une mélodie aux vertus contagieuses ; le chant suscite le chant. Création le plus souvent collaborative si ce n'est collective, appel à la choralité lors des refrains prévus par la structure pour exalter la collégialité, incitation à la danse, mise en place de couplets qui s'additionnent, se comptent (dans les comptines) pour encourager à la marche, à l'effort, au travail, brièveté qui facilite le crescendo musical et vocal : la chanson pousse à l'enthousiasme et mène à l'apothéose festive ; ce que la mode des karaokés tend d'ailleurs à prouver de manière exemplaire. Avec de tels atouts, la chanson a posé ses bagages dans nos banquets, nos cabarets, nos films pour cristalliser l'exaltation des participants et matérialiser le bonheur d'être ensemble. C'est par exemple une des fonctions que lui attribue Annie Ernaux dans *Les Années* (Paris, Gallimard, 2008) où les veillées d'antan finissent par le chant grêle d'une aïeule, mais aussi où les souvenirs sont réactualisés car la chanson porte en elle les harmoniques du temps vécu : « Aucune photo ne rend la durée. Elle enferme dans l'instant. La chanson est expansion dans le passé, la photo, finitude. La chanson est le sentiment heureux du temps, la photo son tragique. » (Annie Ernaux, *L'Usage de la photo*, Gallimard, 2005, p. 102).

Pour autant, si, en tant que produit artistique et commercial, elle incite à se réjouir, si elle permet à l'auditoire de communier, si elle fait la nique au temps qui passe, les textes des chansons, eux, ne se contentent pas d'une satisfaction béate : combien de plaintes pour une *feel good song* ? combien de Léo Ferré (voir justement sa chanson *Le bonheur*, 1967, album *Cette Chanson*, Barclay) pour une Compagnie créole (*C'est bon pour le moral*) ? Or n'est-ce pas justement parce qu'elle est toute propension à la joie, et par conséquent source de réconfort, que la chanson naît souvent dans des contextes d'oppression (la goguette, la biguine) ? N'est-ce pas grâce à ses vertus curatives que la chanson peut se permettre d'exposer, aussi couramment, les thématiques les plus tristes : le deuil, les amours contrariées, la nostalgie, la déveine banlieusarde ? Effectivement, sauf à inclure parmi les conditions du bonheur un goût particulier et masochiste pour la plainte, on ne pourrait guère associer le mot *bonheur* aux chansons réalistes et faubouriennes de la première moitié du XXe

siècle, ni même avec les raps urbains qui s'imposent en France depuis 1990. Il faut donc accepter l'idée d'une jouissance des larmes que le chant aiguise et à laquelle la chanson donne un cadre cathartique.

C'est aussi qu'en art le bonheur ne fait pas de bonnes histoires, il n'est pas problématique, il est de mauvais goût et si la chanson ne veut pas se cantonner à la description parodique d'un imbécile heureux comme l'*Ignace* de Fernandel (chanson éponyme du film de 1937 de Pierre Colombier), elle doit basculer dans le grave, quitte à le détrousser peu à peu par l'énergie de sa rythmique, en allant comme Barbara du *Mal de vivre* à la « joie de vivre » au bénéfice d'un refrain qui varie (1965, album *Le Mal de vivre*, Philips, éditions Tutti) ou comme Gilles Vigneault qui interprète *Tout le monde est malheureux* sur un rythme joyeux à la manière du folklore acadien (1968, album *Le Nord du Nord*, éd. Vent Quivire). C'est aussi que la brièveté de la chanson exige de saisir l'auditeur dans et par l'intensité du sentiment. Le temps de la chanson est trop court pour des affects mièvres et gnangnans.

Pour résumer, nous sommes avec l'objet artistique complexe qu'est une chanson à côté ou juste avant le bonheur. La chanson n'est qu'un bonheur en devenir, une aspiration au bonheur.